

Bernard Goorden

De quelques thèmes originaux dans la S.F. espagnole et hispano- américaine du 20^{ème} siècle

Si les modèles du genre, que constituèrent longtemps les grands classiques anglo-saxons de la S.F., ont indubitablement exercé une certaine influence sur un certain courant local du genre, notre propos ne prendra en considération que des oeuvres illustrant des thèmes négligés ou d'autres, plus prisés mais traités de façon fort originale, nous semble-t-il.

Il nous faut souligner que les premiers échantillons d'*anticipation scientifique* apparaissent, tant en Espagne qu'en Amérique Latine, vers la fin du dix-neuvième siècle et tout en se situant dans la lignée de Jules Verne. C'est ainsi que nous pouvons estimer que la parution en 1875 du roman *Viaje maravilloso del señor Nic-Nac* (Merveilleux voyage de monsieur Nic-Nac), de l'Argentin Eduardo Ladislao HOLMBERG, sous forme de feuilleton dans *El Nacional* de Buenos Aires, marqua le véritable départ de la S.F. hispanique, il y a un peu plus d'un siècle. L'auteur y développe déjà le thème de la métempsychose et des mondes extra-terrestres habités.

Nous allons à présent nous livrer à une étude diachronique de certains thèmes.

1. Machines et robots

E.L. Holmberg, que nous venons d'évoquer, nous vaut en 1879 *Horacio Kalibang o los autómatas*⁽¹⁾, nouvelle qui met en scène des robots alors que Cibernius n'est pas encore né.

S'inscrivant plus ou moins dans ce thème, nous devons signaler une oeuvre peu connue « *El Colofón fantástico* », écrite vers 1920 par le célèbre humoriste espagnol Wenceslao FERNANDEZ FLORES. Elle fait partie de son court roman *El Hombre que compró un automóvil*

(1) Eduardo Ladislao Holmberg, « *Horacio Kalibang o los autómatas* », in *Cuentos Fantásticos*, Librería Hachette S.A., Buenos Aires, 1957, pp. 147-167. (C.D.E)

(N.B. : nous stipulerons C.D.E., à la fin de la référence bibliographique quand le document sera disponible au Centre de Documentation de l'Etrange : www.idesetautres.be

(L'Homme qui acheta une automobile) mais peut être lue comme un texte autonome. L'auteur y décrit le soulèvement inopiné des véhicules ultra-perfectionnés d'un avenir indéterminé, qui abandonnent les villes en formant des files interminables et qui enlèvent parfois leurs propriétaires. Bien qu'écrit sur un ton humoristique, le récit comprend des moments vraiment épiques, comme la description du plateau du Harz, siège de l'étrange société des automobiles, où ces dernières évoluent, poussent des pointes de vitesse, jouent ou font mélancoliquement retentir leurs klaxons, comme des chiens hurlant à la lune ; certains s'affrontent même lors de combats apocalyptiques, se disputant le carburant vital. Fidèle à lui-même, l'auteur achève le récit sur une pirouette, nous racontant comment la protagoniste, assaillie par un autobus colossal, échappe au danger grâce à un conducteur qui, sautant en marche du monstre, lève de façon péremptoire une matraque blanche d'agent de la circulation, ce qui a pour effet que le lourd véhicule, « (...) obéissant et bourgeois, s'arrête aussi sec »⁽²⁾.

Signalons au passage *Los Robots* (1955), de Juan Jacobo BAJARLIA⁽³⁾, une pièce qui assurera une grande notoriété à son auteur mais surtout ouvrira une voie pour la S.F. dans le théâtre argentin.

Illustrant également le thème du robot, *Gabriel* (1962) - une des rares oeuvres d'auteur espagnol à franchir les Pyrénées mais dont la traduction française⁽⁴⁾ est fort peu représentative de l'original - est sans doute le meilleur roman de S.F. dû au prolifique Domingo SANTOS, animateur de l'excellente revue *Nueva Dimensión*⁽⁵⁾, probablement l'une des plus belles sur le marché européen. Il nous présente le problème du robot supérieur, dévoué à la race humaine et déchiré parce qu'elle est sur le point de se détruire à l'issue d'un inévitable conflit nucléaire entre la Terre et les colonies lunaires, qui désirent leur indépendance. Pour empêcher la catastrophe, Gabriel doit s'enfuir de l'usine où il a été construit et se rendre sur la Lune, où il ne reculera pas devant le chantage et le meurtre pour essayer d'influencer les esprits, dominés par l'orgueil, des dirigeants des deux camps. Ce Don Quichotte de la cybernétique finira par être détruit et il reconnaîtra, dans ses derniers

(2) Wenceslao Fernandez Flores, « *El Colofón fantástico* », in *El Hombre que compró un automóvil*, Espasa-Calpe, S.A., col. « Austral », N° 325, Madrid, 1943, pp. 129-161. (C.D.E.)

(3) Juan Jacobo Bajarlia, « *Los Robots* (tragédie mécanique en un acte) », in *Théâtre et S.F. (Ides... et autres N° 7)*, Bruxelles, novembre 1975, pp. 3-17. (C.D.E.)

(4) Domingo Santos, *Gabriel, histoire d'un robot*, Editions Denoël, col. « Présence du futur », N° 108, Paris, 1968, 253 p. (N.B. : le C.D.E. possède également le livre en langue espagnole).

(5) La revue *Nueva Dimensión* - dont le N° 145 a été publié en juin 1982 (N.B. : le C.D.E. dispose d'une collection complète).

instants, l'erreur qu'il a commise en prétendant s'opposer au libre arbitre de l'Humanité, dont la plus grande gloire sera toujours la liberté, même si elle l'emploie pour s'autodétruire.

Deux contes, accessibles eux aussi en langue française, mettent en scène de façon originale la thématique du robot : « *La Muerte del Poeta* »⁽⁶⁾, de l'Argentin Alberto VANASCO (1967), où un poète, sur son lit de mort, reçoit la visite d'un jeune admirateur, qui ne tarit pas d'éloges pour un de ses vers, le seul de sa production qui ait été reconnu « *inédit* » par les ordinateurs universels ; alors que cela équivalait pour l'auteur à une consécration, le jeune disciple se rend compte qu'il s'est trompé de carte perforée, qui résume l'oeuvre de toute une vie ... L'autre conte, « *Notas del juicio de un elemento subversivo* », de l'Espagnol Luis VIGIL ⁽⁷⁾ - inclus dans l'audacieuse *Antología social de ciencia ficción* (1972), étant donné le contexte franquiste dans lequel elle était publiée - décrit le côté inhumain et arbitraire de certains procès politiques - allusion flagrante ! - le soulignant par le personnage du juge incarné ici par un robot !

2. Savants fous

Bien qu'il s'agisse probablement là d'un des thèmes les plus anciens et les plus courus de la S.F., il n'apparaît que tardivement et rarement dans la S.F. hispanique, ce qui en constitue l'originalité ou dénote - déjà ? - une volonté de ne pas se livrer à des imitations des modèles étrangers.

Nous en trouvons plusieurs illustrations dans les recueils de contes *Las Fuerzas extrañas* (1906) (*Les Forces étranges*), de l'Argentin Leopoldo LUGONES⁽⁸⁾, et *El Más allá* (1935 ; « L'au-delà »), de l'Uruguayen Horacio QUIROGA⁽⁹⁾, certains d'entre eux ayant d'ailleurs été étudiés dans l'optique du « réalisme magique » au sein d'un mémoire de

(6) Alberto Vanasco, « La Mort du poète », in *Souvenirs du Futur (Ides ... et autres N° 9)*, Bruxelles, décembre 1975, pp. 33-35. (C.D.E.).

- V. o. : in Eduardo Goligorsky & Eduardo Vanasco, *Memorias del futuro*, Ediciones Minotauro, Buenos Aires, 1966, 112 p. (C.D.E.).

(7) Luis Vigil, « Procès d'un élément subversif », in *Social-fiction espagnole (Ides ... et autres N° 1)*, Bruxelles, janvier 1974, pp. 11-13, (C.D.E.).

- V. o. : in *Antología social de ciencia ficción*, Editorial Zero, Madrid, 1972, 130 p. (C.D.E.).

(8) Leopoldo Lugones, *Las Fuerzas extrañas*, M. Gleizer, editor, Buenos Aires, 1926, 255 p. (C.D.E.).

(N.B. : une sélection de l'oeuvre de Lugones est parue dans *Ides ... et autres* (N°50) sous le titre de *La Pluie de feu* (C.D.E.).

(9) Horacio Quiroga, *El Más allá* (3a ed.), Editorial Losada, col. « Biblioteca clásica y contemporánea », N° 258, Buenos Aires, 1963, 177 p. (C.D.E.).

(N.B. : une sélection de l'oeuvre de Quiroga est parue dans *Ides ... et autres* (N°38-39) sous le titre de *Contes d'amour et de mort*).

philologie romane⁽¹⁰⁾, présenté à l'Université Libre de Bruxelles en juin 1981.

Un court roman de QUIROGA, *El Hombre artificial* (1910), à cheval sur le thème du mutant, constitue une version particulièrement dure des tentatives de création d'un surhomme, dans la tradition de *Frankenstein*.

Vers 1921, ce sera l'auteur espagnol Benigno Bejarano qui, publiant son roman *El Secreto de un loco* (« Le Secret d'un fou ») - en l'occurrence le Français Paul Dionosiere - sous forme de feuilleton dans la revue *Lecturas*, nous donnera une variante humoristique du thème. Ce savant imagine et construit un engin capable de voyager dans l'espace en étant propulsé par la puissance d'un rayon. Il effectue en compagnie de plusieurs scientifiques un voyage jusqu'à Mars, nous étonnant par la description des merveilles de la civilisation locale, beaucoup plus avancée que celle de la Terre. L'originalité de cette oeuvre apparaîtra de la façon suivante : Dionosiere, ayant perdu la raison à la suite d'une déception amoureuse - ce qui a permis à son invention de voir le jour -, la recouvre en tombant éperdument amoureux de la gentille petite martienne Dissi, bien qu'elle ne soit pas humanoïde. Tandis qu'il soigne sa démence, il se trouve malheureusement dans l'incapacité de ramener le bolide sur Terre, de telle sorte que ses compagnons sont amenés à intriguer pour faire échec au nouvel amour du savant, le rendre à nouveau fou et retourner avec lui sur notre planète. Le vaisseau ayant regagné la Terre, les astronautes ne sont pas crus et finissent par tenir tous compagnie à Dionosiere dans un asile d'aliénés.

Bien que située un peu en marge du thème, une oeuvre se doit d'être mentionnée : il s'agit de *La Invención de Morel* (1940), d'Adolfo BIOY CASARES⁽¹¹⁾. Au contraire de son ami Jorge Luis BORGES, BIOY CASARES ne dédaignera pas ultérieurement quelques incursions dans le domaine de la S.F. C'est une histoire d'amour qui sert de toile de fond à ce roman : réfugié sur une île déserte, un homme se trouve soudain entouré de personnages qui ne l'entendent et ne le voient apparemment pas ; parmi eux, se trouve une femme dont il va s'éprendre et choisir l'«immortalité». Il est en fait spectateur de tranches de vie enregistrées en trois dimensions, des hologrammes..., par une machine - conçue par Morel - que les grandes

(10) Anne Wets, *Les Origines du « réalisme magique » dans la littérature ibéro-américaine*, publié dans *Ides ... et autres*, N° 34-35, Editions Recto-Verso, Bruxelles, 1981, 256 p. (C.D.E.).

(11) Adolfo Bioy Casares, *La Invención de Morel*, Alianza Editorial, col. « El Libro de bolsillo », N° 393, Madrid, 1972, 126 p. (C.D.E.).

(N.B. : une version française en est notamment accessible dans la revue française *FICTION*, Paris, juin 1962, N° 103, pp. 3-63. La collection complète en est disponible au C.D.E.).

marées remettent périodiquement en marche.

3. Les arches stellaires

Tel que défini dans une série d'articles de Rémi-Maure⁽¹²⁾, ce thème du vaisseau habité, « *moyen détourné d'accomplir une mission par procuration en la transmettant de père en fils* », se retrouve chez plusieurs auteurs espagnols.

Bien qu'il ne serve que de décor dans le cas de *La Saga des Aznars*⁽¹³⁾, de George H. WHITE - alias Pascual ENGUIDANOS USACH -, il y est omniprésent au fil des soixantes volumes - dans sa seconde étape⁽¹⁴⁾ - de ce grand cycle de « *space-opera* », injustement méconnu. L'auteur y aborde la plupart des grands thèmes de l'âge d'or mais il nous semble impossible de ne pas l'évoquer en bloc comme le tout qu'il forme.

La plus grande originalité de cette « *histoire du Futur* » de l'Humanité est probablement que son protagoniste n'est pas le héros classique mais bien toute l'espèce humaine. Elle commence - écrite à partir de 1953 - lorsqu'une commission spéciale de l'O.N.U. décide d'élucider le mystère des « *soucoupes volantes* », ce qui débouche sur la défaite de l'Humanité face aux Thorbods⁽¹⁵⁾. *L'arche stellaire* proprement dite - en l'occurrence l'autoplanète Rayo - intervient à partir du septième volume du cycle - dans sa réédition de 1974 - et la poignée d'humains, qui s'y sont réfugiés en fuyant la Terre, finit par découvrir, quelque part dans l'Univers, une nouvelle terre promise qu'ils baptisent tout naturellement *Rédemption*. Ils doivent y combattre les hommes de silice et, au terme de multiples aventures, regagnent notre système solaire pour reconquérir la Terre, aux mains des Thorbods. Ils en sont chassés une nouvelle fois, par les Nahumites, vont, viennent, repartent, dans une atmosphère de batailles spatiales avec l'intervention de millions de vaisseaux, destruction de mondes, extinction de soleils et innombrables tueries, tout en rencontrant nombre de races extraterrestres dans les immensités galactiques. Pour les combattre, les Terriens vont recourir à toutes sortes d'armes. C'est ainsi que le fondateur de la dynastie Aznar hérite le Rayo des hommes bleus de Vénus ; ce dernier et d'autres armes, utilisées ultérieurement par l'espèce humaine, sont à base de « *dédone* », un fantastique métal

(12) Remi-Maure, « *Les Arches stellaires et leur littérature* », in *FICTION*, Paris : N° 291, juin 1978, pp. 167-190 ; N° 292, juillet-août 1978, pp. 190-222 ; N° 293, septembre 1978, pp. 178-190 ; N° 294, octobre 1978, pp. 157-190. (C.D.E.).

(13) Le C.D.E. possède les soixante volumes de *La Saga des Aznars*.

(14) Les volumes de cette seconde étape (à partir de 1974) sont en principe encore disponibles en s'adressant à : Editora Valenciana, Calixto III, 25, Valencia (Espagne).

(15) George H. White, « *La Saga des Aznars* », vol. 6, in *Ides ... et autres* N° 25, Editions Recto-Verso, Bruxelles, 1980, 104 p. (C.D.E.).

imaginé par Pascual ENGUIDANOS USACH et qui est mille fois plus dur que le diamant et plus lourd que le fer, mais présente une vertu antigravitationnelle lorsqu'il est induit électriquement. La découverte, plus tard, de Valera, planète qui appartient au même système que Rédemption et se compose intégralement de « dédone » tout en présentant une structure creuse, en fait une deuxième *arche stellaire* pour ces Terriens. Des siècles s'écoulent entre le premier et le deuxième volet du cycle, débutant au quinzième volume. En effet, aussi étrange que cela puisse paraître, les flottes spatiales de notre auteur n'appliquent pas la théorie de l'hyperespace et leurs déplacements intersidéraux continuent à prendre de nombreuses années, alors que celle d'Einstein, bienveillante, préserve leurs équipages du vieillissement. Une autre arme, la bombe verte, qui va empêcher les processus de photosynthèse sur Noreh, siège principal des Nahumites, opère un nouveau retournement de situation. Il faut noter que les progrès scientifiques se font sentir au fil du cycle et c'est ainsi qu'un savant terrien imagine le processus qui permet d'éliminer les espaces vides existant entre les corpuscules élémentaires de la matière, comprimant les électrons, protons, neutrons et autres sous-particules de l'atome. Cette technique, grâce à laquelle les Terriens expédient des milliers de torpilles nucléaires, réduites à la taille de balles, par seconde, se révèle décisive dans les combats qui les opposent successivement au Deuxième-Empire de Nahum, à l'Empire des Balmers - faction terrienne dissidente -, aux Thorbods, aux hommes de titane, au Troisième Empire de Nahumite et à la société de Rédemption où leur *arche stellaire* revient après huit mille ans d'absence (trentième volume).

Notons la différence entre cette technique décrite par Pascual ENGUIDANOS USACH en 1955 et celle qu'un vrai scientifique, Isaac ASIMOV, utilisera en 1966 dans son célèbre *Voyage fantastique*⁽¹⁶⁾ : la méthode y consiste seulement à réduire ces micro-particules... Il ne s'agit là cependant que d'une des armes imaginées par notre auteur : en 1957 apparaît le « rayon de lumière solide » - qui, de fiction, deviendra réalité, quelques années plus tard, sous le nom plus connu de « laser » -, rayon lumineux donc, permettant de perforer, comme s'il s'agissait de papier, les épaisses coques en *dédone* des astronefs, grâce à sa très grande densité photonique, autre invention parmi beaucoup d'autres, moins marquantes. S'il va de soi que les connaissances d'un non-scientifique comme Pascual ENGUIDANOS USACH sont assez rudimentaires et l'amènent à échafauder des théories complètement incohérentes - comme la création d'une atmosphère pour la Lune, par exemple -, sa puissante faculté d'imagination lui permet d'élaborer des

(16) Isaac Asimov, *Le Voyage fantastique*, Albin Michel, col. « science-fiction » - 1^{ère} époque -, N° 10, Paris, 1972, 245 p. (C.D.E.).

scénarios bien plus croustillants que la plus commerciale « *Guerre des Etoiles* ».

Versons enfin une autre pièce au dossier idéologique de la *Saga des Aznars*, illustrant les ruses déployées pour berner la censure franquiste et prenant, en quelque sorte, le contrepied de la série *Perry Rhodan* à venir. La civilisation qui y est décrite est *démocratisante* : en effet, après s'être acquittés d'un « Service de Travail » de quelques années, les gens peuvent s'adonner à une véritable civilisation des loisirs, s'efforçant de percer dans l'une ou l'autre discipline artistique, sportive, scientifique, voire dans la politique - mais uniquement comme « hobby » ! -. Malgré la surpopulation, la prospérité est telle que n'importe qui peut se rendre dans un magasin et s'y servir, sans rien payer car l'argent n'existe plus. Pour se déplacer, les citoyens reçoivent un carnet de bons, qui sont plutôt des clés permettant de faire démarrer les véhicules électriques, car P. ENGUIDANOS USACH est aussi un écologiste avant la lettre : l'Humanité se trouve dans des villes souterraines et toute la surface de la Terre est couverte d'espaces verts, auxquels les gens accèdent régulièrement mais sans plus les détruire...

Après la longue digression que méritait ce cycle inconnu hors d'Espagne, nous en revenons à deux oeuvres mettant en scène les *arches stellaires*.

Le roman *La Nave* (1959, « Le Vaisseau »), de Tomás SALVADOR⁽¹⁷⁾, traite du thème classique du vaisseau interstellaire qui doit mettre des centaines d'années pour atteindre sa destination et dont les membres d'équipages ont oublié la véritable mission, se créant une fausse image de celui-ci et de l'univers qui les entoure. SALVADOR décrit, au sein du colossal engin, l'antagonisme racial entre les noirs (Kros), qui sont maîtres de la situation, et les blancs (Wits), relégués dans les coins les plus obscurs des cales. Dans la première partie du livre, le protagoniste, Shim, fils de Kanti et de Torna, Homme de Lettres chargé de veiller sur le *Livre* - le journal de bord -, fait part de ses doutes et inquiétudes successifs à propos des croyances de la race Kros à laquelle il appartient. Cela le conduira à sa perte car, après lui avoir amputé les mains, les siens le rejettent dans les couloirs du territoire Wit. Dans la deuxième partie, le Kros mutilé se lie d'amitié avec les hommes blancs et il va, pas à pas, reconstituer la réalité du Vaisseau, tandis qu'il vit dans la pittoresque société des familles Wits. La troisième et dernière partie est racontée sous forme poétique par un barde Wit, Natto, qui, au fil de seize textes épiques en vers non rimés, nous décrit la lutte presque victorieuse du Navarque Shim pour réunifier tous les habitants du vaisseau et le mener vers sa

(17) Tomás Salvador, *La Nave*, Ediciones G.P., col. « Libros Reno » N° 426, Barcelona, 1973, 254 p. (C.D.E.).

destination première. Trahi par ses amis, Shim péra et le Vaisseau poursuivra sa route aveugle parmi les constellations, comme un symbole d'une Humanité, meurtrière éternelle de tous les rédempteurs et messies qui prétendent lui ouvrir les yeux. Il s'agit, à notre avis, d'une des oeuvres où le mythe du vaisseau perdu est le mieux développé, surpassée seulement par le magnifique *Croisière sans escale* (1958), de Brian Aldiss⁽¹⁸⁾, que nous tenons pour l'indiscutable chef-d'oeuvre en la matière.

Ouvrons une petite parenthèse pour signaler que la conception de la supériorité de la race noire sur la race blanche - héritée de Ray BRADBURY notamment, pour montrer l'absurdité des préjugés raciaux - apparaît également dans *Opus Dos* (1967), de l'Argentine Angélica GORODISCHER⁽¹⁹⁾, à qui nous reviendrons plus loin.

Une troisième oeuvre nous intéresse dans ce contexte des *arches stellaires* : *La Cárcel de Acero* (1961), de Domingo SANTOS⁽²⁰⁾, étudié pour une oeuvre touchant au thème du robot. Jeune auteur encore, il aborde ici superficiellement l'apparition dans une Arche d'un mouvement religieux, fanatique, caricature sans doute de l'Espagne de l'Inquisition. Les passagers du *Galaxia-Tierra*, fuyant la terre de 2116 pour gagner Alpha Centauri, assistent, impuissants, à l'embrasement de toute l'atmosphère terrestre. En proie au désespoir et prisonnier de leur « *prison d'acier* », ils cherchent refuge dans cette religion, créée par le capitaine de bord. Le récit connaît à partir de là une évolution parallèle à *La Nave*, de T. SALVADOR, jusqu'au moment où Daniel Hotkings, fils du Blasphémateur - médecin psychologue exécuté seize ans plus tôt pour être resté sain d'esprit -, parvient à fomenter une révolte et à balayer la religion du Prophète et ses dogmes infâmes, permettant à leur Arche de poursuivre sa mission et de gagner leur destination première.

4. Extraterrestres

Alors que nous n'avons pas pu mentionner de contribution hispano-américaine principale au thème des arches *stellaires*, nous ne trouvons pas d'oeuvres espagnoles illustrant de façon originale celui des extraterrestres. En Amérique Latine, au contraire, il s'agit d'un thème de prédilection où l'« extraterrestre » symbolise le représentant d'une autre race. Dans un

(18) Brian Aldiss, *Croisière sans escale*, Editions Denoël, col. « Présence du Futur », N° 29, Paris, 1959, 247 p.

(19) Angélica Gorodischer, *Opus Dos*, Ediciones Minotauro, Buenos Aires, 1967, 146 p. (C.D.E.).

(N.B. : une partie de cette oeuvre a été traduite au sein d'un mémoire présenté en septembre 1978 à l'Institut Supérieur de l'Etat de Traducteurs et Interprètes, à Bruxelles et réalisé grâce à la documentation fournie par le C.D.E.).

(20) Domingo Santos, *La Cárcel de acero*, Editora y Distribuidora Hispano Americana, S.A., col. « Nebulae » N° 77, Barcelona, 1961, 256 p. (C.D.E.).

continent, immense creuset de mélanges raciaux, ce thème est une occasion pour combattre les préjugés en la matière et a donné naissance à des oeuvres maîtresses de la S.F. mondiale, semble-t-il, si on peut en juger d'après le succès de la sélection qui les inclut ⁽²¹⁾.

Dans sa nouvelle *Alguien mora en el viento* (1959), le Chilien Hugo CORREA⁽²²⁾ met en scène une planète balayée par des vents violents et, de ce fait, inhabitable en surface par les Terriens ; rescapée d'une précédente expédition, une jeune fille accueille à bord d'éponges aériennes des naufragés d'un second équipage ; l'un d'eux s'éprend d'elle mais vieillit de dizaines d'années en l'espace de quelques jours, car condamné par les extraterrestres qui sont des courants télépathiques.

L'écrivain argentin Eduardo GOLIGORSKY, à qui l'on doit essentiellement des textes courts de S.F., décrit dans *La Cicatriz de Venus* ⁽²³⁾ - extrait de *Adiós al mañana* (1967), recueil écrit en collaboration avec Alberto VANASCO déjà cité⁽²⁴⁾ - l'accouplement entre un Terrien et une Vénusienne, qui n'est pas dénué d'un certain érotisme, bien sûr, mais renforcé par l'emploi de termes exotiques, comme en témoigne le passage suivant de la traduction française :

« Je m'approchai d'elle à pas de loup et son « yui, yui » intermittent me fit l'effet d'un chant d'amour où se trouvaient résumés tous les désirs de l'espace sidéral. Ce fut la première fois que ma main entra en contact avec son corps (...) ma main saisissait à présent, avec fermeté, son lérula et glissait tout au long dans une caresse impatiente. Il avait le lustre d'un pétale velouté et les extrémités de ses asgures communiquaient à ma peau un ineffable chatouillement.

Yuyu quitta le travail auquel elle se consacrait et se balançait sur ses pliscines tandis que les veines orangées de son corps s'assombrissaient pour virer à une nuance presque pourpre. L'anneau de la rigra se dilata, ses bords se tuméfièrent et il en sourdit un délicieux murmure totalement distinct du « yui, yui » qui m'impressionnait tant. C'était une symphonie d'exhalaisons voluptueuses. « Sofian, sofian » semblait susurrer la rigra, tandis que nous nous coulions ostensiblement sur le sol.

(21) Nous avons en effet publié une anthologie de S.F. latino-américaine, qui a connu des tirages variant de deux à vingt mille exemplaires, en plusieurs langues, les textes provenant de différents volumes d'*Ides ... et autres* :

Bernard Goorden, *Det Nödvändigaste* ; Delta Förlags AB, col. « Delta science fiction » N° 97, Bromma (Sweden), 1978, 206 p. ; *Die Venusnarbe* (avec une préface de A.E. Van Vogt), Wilhelm Heyne Verlag, « Heyne Bücher », N° 3878, München, 1982, 272 p. ; *Lo Mejor de la ciencia ficción latinoamericana* (avec la préface de A.E. Van Vogt), Martínez Roca, Barcelona, 1982, 200 p.

(22) Hugo Correa, « Les Hauts et les bas de Hurlé-vent », in *Ides ... et autres* N° 19, Bruxelles, juin-juillet 1977, pp. 45-92. (C.D.E.).

(23) Eduardo Goligorsky, « La Cicatrice de Vénus », in *Ides ... et autres* N° 19, Bruxelles, juin-juillet 1977, pp. 33-44. (C.D.E.).

(24) Eduardo Goligorsky et Alberto Vanasco, *Adiós al mañana*, Ediciones Minotauro, Buenos Aires, 1967, 120 p. (C.D.E.).

Ce fut une apothéose de sensualité. Je n'étais plus qu'un débutant sans expérience et Yuyu m'initia avec une sage délectation aux secrets infinis de la passion galactique. Ses dulimares tissèrent autour de moi une toile, lacérant mes vêtements et m'exposant tout entier au contact de son corps. Les pliscines rampaient sur ma peau comme si elles voulaient exciter un à un mes tissus nerveux et me muer en une pure masse de réceptivité sensitive.

Les sifias érectiles étaient rigides comme si elles étaient sur le point de se rompre et pourtant elles ployèrent docilement sous ma main lorsque je les caressai. Autour de son lérula apparut une frange violacée, chatoyante, qui ne s'était jamais trouvée là et qui scintillait à un rythme palpitant.

Ce qui se produisit ensuite fut merveilleux et terrifiant à la fois. Des innombrables gynophies de son corps sourdit un nuage de mestén iridescent, qui nous enveloppa dans ses replis. Les dulimares m'enserrèrent avec force et le « sofian, sofian » se transforma en un « yaspe, yaspe » paroxystique, qui marque l'apothéose de l'étreinte.

Je me sentais déjà transporté au septième ciel lorsque je me crispai comme un tissu blessé sur lequel on verse une goutte d'acide.

Ensuite, je perdis connaissance. » (pp. 41-42)

Au terme d'un dialogue, nous nous acheminons alors vers le dénouement :

« - La cicatrice... - le coupa Chaves -. Comment cette cicatrice s'est-elle produite, si vous dites que vous étiez indemne lorsque vous avez repris connaissance ?

- Ah oui, on devait y arriver - murmura Guzman -. Cela est survenu deux mois plus tard, alors que l'expédition avait regagné la terre. On nous interna dans un centre médical pour étudier nos réactions. Je commençai à éprouver des douleurs dans le ventre et on procéda à une radiographie. On détecta une ombre qui semblait être un kyste. Ils étaient encore en train de se livrer à des conjectures sur l'origine de cette ombre quand mon abdomen commença à se dilater à un rythme accéléré. On dut me soumettre à une intervention chirurgicale, en toute urgence. Cette cicatrice est un souvenir de l'opération.

- Et que trouva-t-on ?

- Une capsule amniotique. Il se trouvait à l'intérieur un petit Vénusien qui venait d'entamer son cycle d'évolution. Ce ne fut qu'alors qu'on découvrit que le mode de reproduction sur Vénus était différent du nôtre. La grossesse se passait dans le ventre du père. » (pp. 43-44).

Ne sousestimons pas l'impact de tels textes, symboliques, sur la mentalité locale. Ils eurent l'effet bénéfique d'un déclic, aidant les gens à accepter les particularités des autres.

Une nouvelle de l'écrivain uruguayen Mario LEVRERO, « *Capítulo XXX* » (1970), est un peu analogue mais décrit, de façon très originale, le mode de reproduction par scissiparité de créatures extraterrestres, au terme d'un processus de symbiose entre des insectes, des plantes et des humains⁽²⁵⁾. Ce texte, très poétique, est également une variante sur le thème du mutant.

5. Pouvoirs « psi »

Il s'agit à nouveau d'un thème qui semble avoir tout particulièrement intéressé les écrivains latino-américains alors qu'il se retrouve plus rarement chez leurs homologues espagnols. Nous n'en voulons pour preuve que deux livres marquants : l'anthologie *Ecuación fantástica* (1966), compilée par E. RODRIGUE⁽²⁶⁾, qui présente treize contes de S.F. écrits par neuf psychanalystes argentins, ceux-ci s'amusant à appliquer leurs théories à la S.F. ; et l'essai *Ciencia ficción, realidad y psicoanálisis* (1969), du sociologue E. Goligorsky déjà évoqué et de la psychanalyste Marie LANGER⁽²⁷⁾, une des études les mieux faites sur le genre ; LANGER avait déjà étudié au préalable l'« homo gestaltensis », notamment dans *Les Plus qu'humains*⁽²⁸⁾, de Theodore STURGEON, au sein d'un recueil d'essais intitulé *Fantasias eternas a la luz del psicoanálisis* (1977).

Passons à présent en revue l'un ou l'autre texte de cette anthologie⁽²⁹⁾.

Marie LANGER nous vaut un très beau texte avec « *El Cambio* ». A une époque où la maternité se situe essentiellement au niveau de l'éprouvette, un cadre féminin, à qui on avait coupé dès l'enfance toute possibilité d'éprouver des sensations, décide de revivre l'expérience de l'embryon humain, du contact charnel au sein de la confortable matrice. En s'assurant la collaboration, plus ou moins volontaire, d'une de ses patientes, elle réussit cette « matrimorphose » à « rebrousse-temps » :

(25) Mario Levrero, « *Scissiparité* », in *Ides ... et autres* N° 19, Bruxelles, juin-juillet 1977, pp. 93-116. (C.D.E.).

(26) Emilio Rodrigue, *Ecuación fantástica*, Ediciones Hormé, S.A., Buenos Aires, 1966, 200 p. (C.D.E.).

(27) Eduardo Goligorsky & Marie Langer, *Science-fiction, réalité et psychanalyse in Ides ... et autres* N° 15, Bruxelles, juillet 1976, 88 p. (C.D.E.).

- v. o. : *Ciencia ficción, realidad y psicoanálisis*, Editorial Paidós, Buenos Aires, 1969, 186 p. (C.D.E.).

(28) Theodore Sturgeon, *Les Plus qu'humains*, Editions J'ai lu, col. « J'ai lu » N° 355, Paris, 1970, 307 p. (C.D.E.).

(29) La plupart d'entre eux ont été traduits dans *Ides ... et autres* N° 16, Bruxelles, mars 1977, 148 pages ; nous en extrayons les citations.

« Je m'éveillai en sursaut. Quelque chose m'avait touché. Quelque chose était entré en moi. Je me levai d'un bond. La blouse d'Aline gisait sur le sol. Son fauteuil était vide. Son journal ouvert se trouvait à côté, sur l'appareil de Sidiaspray, éteint depuis longtemps. Je le pris instinctivement, comme quelqu'un, sur le point de se noyer, s'accroche à une planche de salut, et fuis cette pièce vide et silencieuse, en proie à la panique.

Il me fallut du temps pour me remettre. Et plus encore, pour comprendre ce qui s'était passé. Je lus et relus sa thèse, ses papiers, ses dernières notes. Mais ce n'est que lorsque mon corps a commencé à changer, à enfler, que lorsque j'ai senti une nouvelle vie croître en mon sein, que j'ai tout compris. Et j'ai juré que, cette fois, lorsqu'Aline renaîtrait, elle aurait une mère qui saurait la rendre heureuse. » (p. 72).

Dans *Informe sobre nostalgia*, Mauricio ABADI nous décrit ce que serait la vie si nous savions d'avance à quel moment précis devait intervenir notre mort, non plus naturelle mais programmée. Au terme d'une entrevue, un homme meurt avant le terme prévu, alors qu'il n'a pas accompli tout ce qu'il s'était promis. Le grain de sable dans le bel engrenage revêt les traits d'un meurtrier...

Dans un texte, qui a d'ailleurs donné son titre à un recueil de S.F. paru en 1967, *Plenipotencia*, d'Emilio RODRIGUE, une étudiante a demandé une consultation d'une heure à un psychiatre. Au moment où elle pénètre dans son cabinet, il se produit une panne d'électricité et il doit la recevoir avec deux bougies. Elle lui déclare posséder le pouvoir d'engendrer des novas. Quatre ans plus tôt, explique-t-elle au psychiatre incrédule, elle a fait exploser Alpha de Centaure, qui se trouve à quatre années-lumière de la Terre. Quelques minutes plus tard, l'effet de l'explosion devrait être perçu.

Ils attendent et l'effet nova se produit : la pièce qui n'avait été éclairée que par les deux seules bougies, est subitement inondée par une lumière blanche, très intense. Cela confirmait les dires de l'étudiante, qui venait consulter le psychiatre parce qu'elle craignait à présent de s'en prendre au soleil. Le psychiatre « n'en éprouva qu'une plus belle peur. Une peur qui tient à la race. Le système solaire était son trésor et sa sainte-barbe. » (p. 52) C'est pourquoi il sort un revolver du tiroir de son bureau et l'abat à bout portant.

Mais Emilio RODRIGUE n'est pas satisfait de cette solution, il en cherche d'autres. Dans la deuxième variante de la fin, le psychiatre se soumet totalement à l'étudiante, qui s'adresse à lui en termes de

(30) Emilio Rodrigue, *Plenipotencia*, Ediciones Minotauro, Buenos Aires, 1967, 167 p. (C.D.E.).

commandement : « *Tu n'adoreras désormais plus d'autre Dieu que moi.* » (p. 54)

Dans la troisième variante, l'étudiante pleure amèrement : elle ne sait ni comment ni pourquoi elle a engendré la nova. Il la tranquillise, l'invite à se coucher sur le divan et la psychanalyse. Elle parle de son enfance.

Dans la quatrième et dernière variante, tous deux prennent peur et concluent un pacte d'entraide mutuelle.

Un recueil du Chilien Hugo CORREA, déjà évoqué, nous intéresse également à cet égard. Publié en 1969, *Los Titeres* - que l'on pourrait traduire en français par « *Les Simulacres* »⁽³¹⁾ - met en scène ces personnages que l'on retrouve dans l'oeuvre de Philip K. DICK, auteur controversé et récemment disparu. L'un des quatre contes, « *Alter Ego* »⁽³²⁾, le plus court, est assez représentatif. Un homme fait l'acquisition de son double mécanique et opère le transfert de sa personnalité dans celui-ci :

« Maintenant expert dans le téléguidage de son double, Demetrio se coiffa du casque introspecteur. Pendant un instant, ses yeux clignèrent dans les ténèbres. Mais une fois qu'il eut actionné l'interrupteur oculaire, il recouvrit la vue : la salle de séjour lui apparaissait, comme s'il l'observait sous un autre angle. Qu'arrivait-il ? Il commençait tout bonnement à voir avec les yeux de son double. Alter Ego, arrêté au milieu de la pièce, tourné vers l'entrée, cillait naturellement : les instruments mouvaient ses paupières synthétiques chaque fois que Demetrio battait des siennes. L'homme appuya sur une touche et le sosie fit demi-tour : il put se voir, assis dans le grand fauteuil, la tête coiffée du scaphandre, les commandes sur les genoux. Dès que le canal auditif fut ouvert, il ne douta plus que tout s'était transféré au centre de la pièce : il percevait les bruits de la ville et ceux produits par ses changements de position sur le siège. Et l'odorat, lorsqu'il respirait par l'intermédiaire d'Alter Ego : les odorophones transmettaient les sensations engendrées par l'air aspiré ailleurs. Il testa la voix de sa réplique : Demetrio s'entendit parler depuis le milieu de la pièce dès qu'Alter Ego ouvrit la bouche.

- Comment vas-tu, Demetrio ? Tu es ressuscité. Tu te sens comme un poisson dans un aquarium dont on vient de changer l'eau, pas vrai ?

Demetrio s'écoula avec ravissement. (...) » (p. 44)

(31) Hugo Correa, *Los Titeres*, Empresa Editora Zig-Zag, S.A., Santiago de Chile, 1969, 179 p. (C.D.E.).

(N.B. : une partie de cette oeuvre a été traduite au sein d'un mémoire présenté en septembre 1979 à l'Institut Supérieur de l'Etat de Traducteurs et Interprètes (ISTI), à Bruxelles, et réalisé grâce à la documentation fournie par le C.D.E.).

(32) Hugo Correa, « *Alter Ego* », in *Ides ... et autres* N° 16, Bruxelles, mars 1977, pp. 43-47. (C. D. E.).

Le dénouement sera moins optimiste :

« - Et, à présent, ton double mécanique va-t-il te servir à faire ce que tu n'oses pas accomplir de tes propres mains ?

Alter Ego resta immobile, à regarder le casque hermétique. Un lourd silence flottait dans la pièce. Les yeux de verre se mirent à briller. Ensuite, Alter Ego se retourna lentement vers le tiroir, qui était encore ouvert. Son regard se durcit. Il en sortit un revolver. Il l'examina d'un air critique et, avançant vers l'homme avec une curieuse solennité, comme quelqu'un qui progresse dans un temple où l'on met un terme à la célébration d'un rite, il ouvrit le cran de sûreté de l'arme.

- L'homme est le suprême inventeur. Il a créé ces armes pour tuer des hommes, et son Alter Ego, pour se juger lui-même - ajouta-t-il sèchement, au bout d'une très courte pause - ; la boucle est bouclée !

Il mit soigneusement en joue la silhouette immobile dans le fauteuil. » (p. 47)

Deux écrivains espagnols apportent leurs contributions au thème. Alfonso ALMVAREZ VILLAR, psychologue renommé, avec *La Espiral del alma*, très longue nouvelle publiée en 1969 dans *Nueva Dimensión*⁽³³⁾. Il y raconte l'exploration du cerveau d'un astronaute terrien par des psychologues de la Fédération Galactique et l'un d'eux, pour ce faire, s'introduit dans la déconcertante psyché du patient, dans une ambiance onirique hors des sentiers battus de la S.F.

L'autre écrivain, jeune espoir à l'époque sous la signature vaguement biblique de Gael BENJAMIN - et talent confirmé depuis sous celle de Gabriel BERMUDEZ CASTILLO -, publie en 1971 un étonnant recueil, *El Mundo Hókum*⁽³⁴⁾, qui contient un conte, intéressant pour le thème que nous traitons ici : *El Pulpo*⁽³⁵⁾. On dénomme de la sorte un fantastique cerveau artificiel mais organique, hypertrophié dans le but de glaner des informations à propos des vaisseaux spatiaux éloignés de tout autre communication, ce qui se réalise sous forme de cauchemars, devant être interprétés de la même façon que les prophéties de la Pythie de Delphes dans l'antiquité grecque.

Nous ne pouvons pas omettre un dernier texte, l'un des six qui composent le recueil *Bajo las jubeas en flor*⁽³⁶⁾, de Angélica GORODISCHER,

(33) Alfonso Alvarez Villar, « La Espiral del alma », in *Nueva Dimensión* N° 9, Barcelona, mayo-junio 1969, pp. 80-133. (C.D.E.).

(34) Gael Benjamin, *El Mundo Hókum*, Ediciones Javalambre, Zaragoza, 1971, 254 p. (C.D.E.).

(35) Gael Benjamin, « Masochinisme », in *Ides ... et autres* N° 16, Bruxelles, mars 1977, pp. 19-31. (C.D.E.).

(36) Angélica Gorodischer, *Bajo los jubeas en flor*, Ediciones de la Flor, Buenos Aires, 1973, 184 p. (C.D.E.).

(37) Angélica Gorodischer, « Les Embryons de violette », in *Ides ... et autres* N° 24, Bruxelles, avril 1980, pp. 29-71. (C.D.E.).

publié en 1973, c'est-à-dire « *Los Embriones del violeta* »⁽³⁷⁾, une longue nouvelle qui est probablement l'une des plus belles de la S.F. latino-américaine. La Terre, sans nouvelle d'une expédition envoyée sur Salari II, en dépêche une seconde. Les membres de cette dernière croient avoir perdu la tête en découvrant l'inattendu sur cette planète : un château moyenâgeux, « *un monde vert et bleu, parsemé de taches violettes (...) avec deux soleils et des chevaux, des forêts de chênes et de sycomores, des parcelles de terre cultivée, des tournesols et des sentiers* » (p. 34), alors qu'il aurait dû être désert et inhospitalier. Ils finissent par retrouver les survivants et en obtenir l'explication de ces prodiges : alors qu'ils étaient perdus corps et bien, ils avaient par hasard découvert que des taches violettes exauçaient et matérialisaient tous leurs vœux.

« - (...) *Je vais vous confier un autre secret. Personne ne peut obtenir quoi que ce soit de la violette s'il n'est pas capable de s'identifier à ce qu'il veut obtenir. Vous rendez-vous compte ? C'est pour cette raison qu'il est impossible de « créer » une femme. Lorsque, la première fois, Theophilus a désiré une cigarette, il avait une telle envie de fumer qu'il s'est identifié non au fumeur mais à la cigarette elle-même. Il a été une cigarette : il s'est senti devenir tabac, papier, fumée ; il en a touché les fibres. Il a été chaque fibre. (...)* » (p. 68).

Comme les objets ainsi matérialisés se désagrégeaient quand on s'éloignait de la planète, ils n'avaient pas pu obtenir de vaisseau pour la quitter. Par ailleurs, les membres de ce premier équipage, nantis d'une telle « baguette magique », s'empresent de donner libre cours à leurs fantasmes ou de s'abandonner à leurs vices : l'un est devenu le seigneur de ce château du douzième siècle ; un autre souhaite osciller entre l'héroïsme et l'humiliation ; l'autre, se noyer dans une ivresse éternelle ; un autre encore, se réfugier dans l'étude des productions artistiques et littéraires et le dernier, homme-foetus, dans une matrice berceau :

« *A l'entrée de la grotte, deux autres Matrones étaient en faction. Et deux autres, dans le fond, baignées dans une lumière ténue, berçaient un oeuf énorme, fixé à ses deux extrémités par un mécanisme qui lui permettait de bouger et de tourner.*

- *Qu'est-ce que c'est ?* - demanda le Commandant.

- *C'est la Grande Matrice, la Mère* - lui murmura Théophilus.

Leo Sessler le toucha, l'oeuf était gris et fibreux. Il comportait une rainure qui le traversait horizontalement, comme pour délimiter les deux moitiés. De fait, on pouvait les séparer.

(37) Angélica Gorodischer, *Bajo los jubeas en flor*, Ediciones de la Flor, Buenos Aires, 1973, 184 p. (C.D.E.).

Les Matrones souriaient et leur désignaient l'homme au sein de l'oeuf, les genoux recroquevillés jusqu'au menton, les bras lovés autour des jambes, souriant dans ses rêves. L'intérieur de l'oeuf était humide, chaud et doux.
» (pp. 63-64)

Le seigneur du château, commandant du premier équipage, refuse l'offre de son homologue de les accompagner sur Terre et les condamne même à oublier - mais pas tous - ce qu'ils ont vu sur la planète Salari II...

Nous allons à présent passer rapidement en revue quelques thèmes plus classiques et moins représentatifs des S.F. locales, quoique teintés d'humour, un leit-motiv de la plupart de ces récits - peut-être par réaction contre un certain contexte politique ?

6. Voyages dans le temps

Bien que déjà présent dans certaines oeuvres évoquées, il est illustré de façon remarquable dans deux oeuvres.

La première d'entre elles est le conte « *Gu ta gutarrak* »⁽³⁸⁾, de la doctoresse argentine Magdalena MOUJAN OTANO, qui fut à l'origine de la mise sous séquestre du numéro 14 de *Nueva Dimensión*, de mars-avril 1970, et finit par être publiée - en quelque sorte, à titre commémoratif - dans le numéro 114, de juillet-août 1979. Le texte est empreint d'une ironie féroce et touche à un problème qui préoccupa toujours désagréablement les autorités franquistes. A titre d'échantillon, voici le début du récit :

« Je suis Basque et possède le sens de l'humour.

Nous les Basques ne sommes en rien racistes. Nous ne constituons d'ailleurs pas une race mais bien une espèce. Une espèce qui, en se croisant avec une autre, continue à engendrer des Basques purs. L'Evangile dit quelque chose à propos de la levure et de la moutarde ; je ne sais plus très bien de quoi il s'agit mais je crois qu'il y a un rapport. Il me suffit de prendre en considération mon cas personnel, car je n'ai que 50 % d'ascendance basque et chaque fois qu'on me présente un Français, le rustre me demande des comptes pour ce qui s'est passé à Roncevaux. (On dit que les Maures nous ont aidés, mais ce n'est pas vrai : nous avons fait le travail tout seuls. Et il n'est pas non plus exact que nous avons attaqué par trahison, en faisant dévaler des rochers et en provoquant des avalanches. Le choc fut frontal : nous jetions les rochers à bout de bras et, lorsque nous sommes tombés à court de projectiles, nous avons foncé dedans - enfin, je veux dire « ils ont foncé », mais lorsqu'un Basque parle, c'est l'espèce entière qui parle par sa bouche).

(38) Magdalena Moujan Otano, « *Pendus aux basques de leurs ancêtres* », in *Ides ... et autres* N° 19, Bruxelles, juin-juillet 1975, pp. 34-54. (C.D.E.).

Il est de notoriété publique que nous émignons lorsqu'un gouvernement ne nous plaît pas. En général, nous avons horreur de la violence car nous sommes des gens pacifiques, peu enclins à tuer, surtout si c'est en courant le risque de nous salir les mains. » (p. 11)

L'auteur nous fait ensuite faire la connaissance d'une famille basque, dont le génial rejeton, bien décidé à élucider le mystère de l'origine de leur peuple, construit une machine à voyager dans le Temps, Pimpilimpausa. Il embarque avec les siens et remonte, par étapes, dans le passé. Alors que la machine est en piteux état, ils décident de pousser encore plus loin leurs investigations :

« On effectua le saut. Pour ne trouver trace d'être humain en ces terres. Dans la glace et la neige, on monta jusqu'à la grotte d'Orio où il n'y avait pas de peinture murale. Et Pimpilimpausa avait rendu l'âme.

Plusieurs années se sont écoulées depuis ces événements. Nous avons vécu très heureux. Le grand froid nous importune peu car nous sommes bien à l'abri et travaillons durement ; quant au ravitaillement, les eaux cantabriques, dégagées des glaces et surpeuplées, y pourvoient. Mes fils et leurs amis se lancent sur la mer, pour pêcher des poissons et chasser cachalots et baleines, accompagnés de (...) chiens pêcheurs. Ils se déplacent à bord de barques éternellement semblables à elles-mêmes, qu'ils avaient construites avec du bois amassé avant l'ultime saut. Et ils vont très loin. (...)

Quelques familles se sont déjà formées. Aranzazu et Martin se sont mariés et ont une petite fille. La fillette adore dessiner et elle s'exerce constamment sur les parois de la grotte d'Orio, où elle vit avec ses parents.

Nous sommes très satisfaits - car, en gros, nous vivons comme nous avons toujours vécu - et très sereins car Pimpilimpausa a rempli sa mission et nous savons enfin qui a donné - donne - donnera naissance aux Basques : Nous et les nôtres ! (Gu ta gutarrak) » (pp. 26-27).

La seconde oeuvre est théâtrale et due à Carlo FRABETTI, Espagnol d'adoption. Elle s'intitule **Sodomáquina** et fut, à l'origine, publiée dans le numéro 15 de **Nueva Dimensión**, de mai-juin 1970. Un Terrien Inadapté (T.I.) est utilisé par des extraterrestres, membres de la Confédération Galactique - le père (Padre), le fils (Ornol) et la fille (Eizal) et venus du Futur, pour essayer de raisonner l'Humanité et empêcher le recours à la solution radicale : la stériliser ! Mais il est un cas particulier, un mutant :

« Padre. - Il va maintenant regagner la Terre, plein d'enthousiasme, pour tenter de sauver ses semblables...

Ornol. - Regagner un monde qui n'a jamais apprécié que l'on essaie de le racheter et qui n'a jamais pardonné à ses sauveurs.

Padre. - Mais tant qu'il restera un seul homme comme lui, il subsistera de l'espoir pour l'Humanité.

Ornol. - Il ne le sait pas, mais il est venu ici onze autres fois.

Padre. - Et il a décidé à chaque fois de retourner pour lutter. »⁽³⁹⁾ (p. 52).

Du fait que ce « Jésus-Christ » des Temps Modernes, condamné à être désintégré par les Terriens est, à chaque fois, rematérialisé par les extraterrestres, nous avons en quelque sorte affaire à une interprétation des deux conceptions littéraires du Temps, circulaires (= borgésienne) et linéaire, ce qui donne un intérêt supplémentaire à cette oeuvre, qui se révèle, en fin de compte, optimiste.

7. Fins du monde

Thème fort couru et catastrophiste par excellence, il a connu d'innombrables variantes, plus ou moins drôles parfois. Le conte suivant, *Primera necesidad*⁽⁴⁰⁾ écrit par l'Uruguayen Carlos Maria FEDERICI en 1968, témoigne de la lutte féroce de clans, dans un monde post-atomique, pour posséder un ... A.P.S.

« (...) Dans la confusion, je cherchai des yeux l'A.P.S. Je n'eus aucune peine à le localiser. Par bonheur, c'était un homme. Il se désintéressait de l'issue du combat, assistant à la lutte avec un air un peu absent, comme si elle ne le concernait qu'indirectement. Il y avait quelque chose du dilettante, quelque chose du spectateur d'un match de rugby, dans sa contenance. L'intéressé savait que son sort resterait enviable, quel que fût le dénouement. Le groupe qui l'adopterait lui importait peu. On remarquait qu'il était même habitué à passer fréquemment de l'un à l'autre. Accoudé à une fenêtre il nous observait de ses petits yeux rusés, avec condescendance. Le blond leva finalement la main.

- C'est ... c'est bon -haleta-t-il, étanchant le sang qui coulait de son nez autrefois proéminent et maintenant écrabouillé -. Vous avez gagné... Que diable voulez-vous ?

- Vous vous en tirez à bon compte dis-je -. Nous gardons l'A.P.S. Vous pouvez emporter tout le reste.

Je lus une supplique dans ses yeux gris mais ne me laissai pas attendrir. D'abord, le groupe est unanime ; ensuite... je me rappelai, avec terreur, la clé anglaise.

(39) Carlo Frabetti, « Sodomachine », in *Ides ... et autres* N° 7, Bruxelles, novembre 1975, pp. 34-54. (C.D.E.).

(N.B. : cette pièce fut jouée en Belgique sous le titre *Le Grain de sable* entre avril 1977 et novembre 1978 - date de la 4^e convention européenne de S.F., qui se déroula, e.a., à l'U.L.B. - et filmée par le vidéobus de la Commission française de la culture de l'Agglomération de Bruxelles. (Le C.D.E. possède un jeu de bandes vidéo.)

(40) Carlos Maria Federici, « *Primera necesidad* », in *Nueva Dimensión* N° 3, Barcelona, mayo-junio 1968, pp. 47-52. (C.D.E.).

Ils s'en allèrent. L'individu de la fenêtre, qui avait compris, descendit lentement à notre rencontre. Il était tout petit et chauve. Il y avait, dans ses manières, un insultant air de supériorité. Il portait un costume relativement discret, bien qu'un rapiécage fût précisément visible au niveau du postérieur. Je remarquai, avec un énorme soulagement, qu'il tenait sous le bras une serviette noire.

- J'aime le poisson - déclara-t-il à brûle-pourpoint.

- C'est bon - rétorquai-je.

- Et dormir sur un matelas mou, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

- D'accord..., vous l'aurez.

- Vous veillerez à ce qu'il y ait, bien sûr, un bon toit - renchérit-il.

- Et du feu, et des femmes, et tout ce que vous voudrez - lui assurai-je.

Il passa sa langue sur ses lèvres minces.

- Des femmes ?... Avec des cheveux ?...

- Il nous en reste neuf. Deux blondes et ... - je me mordis la langue en songeant à Lydia

- Parfait. Je reste avec vous.

En un instant, ils l'entourèrent, mais je me frayai un passage en jouant des coudes.

- Arrière, porcs ! - criai-je.

J'entraînai le petit homme par un bras, ignorant le concert d'imprécations gutturales que je provoquais. Je pénétrai avec l'Administrateur des Premiers Soins dans le musée et me laissai choir dans le premier siège que je trouvai. Je le regardai, oppressé.

- Moi d'abord, docteur - implorai-je -. Cette maudite molaire me tue à petit feu ! - Et j'ouvris ma bouche au maximum. »⁽⁴¹⁾

Voilà, brièvement évoqués, quelques thèmes de prédilection de la S.F. hispanique, documents à l'appui.. Pour un complément d'informations, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à nos autres publications en la matière⁽⁴²⁾.

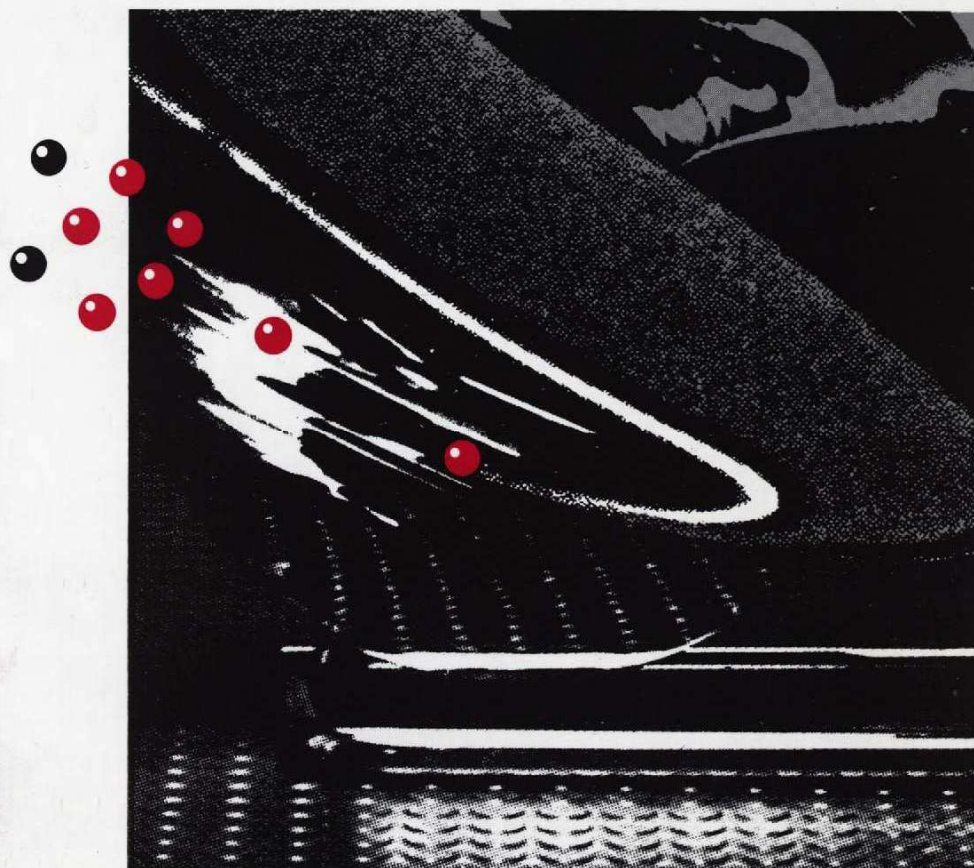
(41) Carlos Maria, Federici, « Premiers soins », in *Ides ... et autres* N° 3, Bruxelles, janvier 1975, pp. 57-61. (C.D.E.).

(42) Bernard Goorden, « Nouveau Monde, mondes nouveaux : S.F. d'Amérique Latine », in *S.F., fantastique et ateliers créatifs* (cahier JEB 3/78), Ministère de la culture française, Bruxelles, 1978, pp. 115-120. (+ bibliographie : pp. 192-197 ; oeuvres au C.D.E.) ; « La S.F. espagnole », *op. cit.*, pp. 131-141 (+ bibliographie : pp. 199-201 ; oeuvres également disponibles au C.D.E.)

Revue de l'Université de Bruxelles

Science-fiction et fiction spéculative

sous la direction de Gilbert Hottois



Editions de l'Université de Bruxelles

Revue de l'Université Libre de Bruxelles
(ULB), 1985, 1-2

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2011/DL2503255_1985_1_2_000.pdf

ADDENDA juillet 2015.

Voici les liens où peuvent être gratuitement téléchargées les œuvres mentionnées.

E.L. Holmberg, *Horacio Kalibang ou les automates* : en langue française, voir http://www.idesetautres.be/upload/HOLMBERG_HORACIO%20KALIBANG%20OU%20LES%20AUTOMATES.pdf

Juan Jacobo BAJARLIA, *Les Robots* (1955) : en langue française, dans **IEA07**, voir <http://www.idesetautres.be/upload/IEA07A%20THEATRE%20ET%20SF%201%2001-08.zip>

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA07B%20THEATRE%20ET%20SF%202%2009-16.zip>

Alberto VANASCO, « *La Mort du Poète* » (1967) » ; en langue française, dans **IEA09**, voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA09B%20GOLIGORSKY%20VANASCO%202%2023-40.zip>

Luis VIGIL, « *Procès d'un élément subversif* » ; en langue française, dans **IEA01**, voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA01A.zip>

Leopoldo LUGONES, *La pluie de feu* ; en langue française, dans **IEA50** (en 2 parties), voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA50A%20LUGONES%201%20001-063.zip>

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA50B%20LUGONES%202%200064-130.zip>

Horacio QUIROGA, *Contes d'amour et de mort* : voir **IEA3839** (en 3 parties), voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA3839A%20QUIROGA%201%200001-069.zip>

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA3839B%20QUIROGA%202%200070-149.zip>

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA3839C%20QUIROGA%203%20150-217.zip>

George H. WHITE, *La Saga des Aznars* ; un seul volume en langue française, dans **IEA25**, voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA25%20SAGA%20AZNARS.zip>

Angélica GORODISCHER, *Opus Dos* ; un seul texte traduit en langue française à lire au lien :

<http://www.idesetautres.be/upload/GORODISCHER%20PRESAGES%20DE%20ROYAUMES%20ET%20EAUX%20DORMANTES%20OPUS%20DOS.pdf>

Bernard Goorden, *Det Nödvändigaste* ; Delta Förlags AB, col. « Delta science fiction » N° 97, Bromma (Sweden), 1978, 206 p. ;

Bernard Goorden, *Die Venusnarbe* (avec une préface de A.E. Van Vogt), Wilhelm Heyne Verlag, « Heyne Bücher », N° 3878, München, 1982, 272 p. ;

Bernard Goorden, *Lo Mejor de la ciencia ficción latinoamericana* (avec la préface de A.E. Van Vogt), Martinez Roca, Barcelona, 1982, 200 p. **e-book** à télécharger :

<http://www.idesetautres.be/upload/mejor%20ciencia%20ficcio%20latinoamericana%20GOORDEN%20VAN%20VOGT.zip>

Bernard Goorden, *Nowe światy (antologia opowiadań iberoamerykańskiej science-fiction)*; °. Agencja Edytorska AS-Editor, 1990, 178 pages. **e-book** à télécharger :

<http://www.idesetautres.be/upload/NOWE%20SWIATY%20BERNARD%20GOORDEN.pdf>

Hugo Correa, « *Les Hauts et les bas de Hurler-vent* » ; en langue française, dans **IEA19**, voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA19B%20SF%20LATINO-AMERICAINE%202%20073-144.zip>

Eduardo Goligorsky, « *La Cicatrice de Vénus* » ; en langue française, dans **IEA19**, voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA19A%20SF%20LATINO-AMERICAINE%201%20001-072.zip>

Mario Levrero, « *Scissiparité* » ; en langue française, dans **IEA19**, voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA19B%20SF%20LATINO-AMERICAINE%202%20073-144.zip>

Eduardo Goligorsky & M. Langer, *Science-fiction, réalité et psychanalyse* ; en langue française, dans **IEA15**, voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA15%20SF%20REALITE%20ET%20PSYCHANALYSE.pdf>

Marie LANGER, « *El Cambio* » ; en langue française, dans **IEA16**, voir :

Mauricio ABADI, « *Informe sobre nostalgia* » ; en langue française, dans **IEA16**, voir :

Emilio RODRIGUE, « *Toute-puissance* » ; en langue française, dans **IEA16**, voir :

Hugo Correa, « *Alter Ego* » ; en langue française, dans **IEA16**, voir :

Gael Benjamin, « *Masochinisme* » ; en langue française, dans **IEA16**, voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA16A%20SF%20ET%20PSY-CHOSES%201%20001-072.zip>

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA16B%20SF%20ET%20PSY-CHOSES%202%20073-146.zip>

Angélica Gorodischer, « *Les Embryons de violette* » ; en langue française, dans **IEA24**, voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/GORODISCHER%20EMBRYONS%20DE%20VIOLETTE.pdf>

Magdalena Moujan Otano, « *Pendus aux basques de leurs ancêtres* » ; en langue française, dans **IEA19**, voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA19A%20SF%20LATINO-AMERICAINE%201%20001-072.zip>

Carlo Frabetti, « *Sodomachine* » ; en langue française, dans **IEA07**, voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA07E%20THEATRE%20ET%20SF%205%2033-39.zip>

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA07F%20THEATRE%20ET%20SF%206%2040-47.zip>

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA07G%20THEATRE%20ET%20SF%207%2048-51.zip>

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA07I%20THEATRE%20ET%20SF%209%2056-78.zip>

Carlos Maria Federici, « *Premiers soins* » ; en langue française, dans **IEA03**, voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/IEA03D%20FICTIONS%20AMERIQUE%20LATINE%204%2042-59.zip>

Copyright, 1985-2015, Bernard GOORDEN